

du monde du discours pour essayer de faire revivre devant nous, en particulier en ce qui concerne le monde paysan et le petit peuple des villes et si les sources permettent, comment fut vécue véritablement et concrètement l'enfance des jeunes du Moyen Âge.

Denise Angers
Université de Montréal

Susan Gross Solomon et John F. Hutchinson, éd. — *Health and Society in Revolutionary Russia*. Bloomington : Indiana University Press, 1990, xiv, 256 p.

Fruit d'une conférence tenue à l'Université de Toronto en mai 1986 sur l'histoire de la santé publique en Russie et en Union soviétique (plus précisément des dernières années de l'ère tsariste jusqu'au début des années 1930), ce livre — divisé en trois parties : « Public Health in Tsarist Russia », « Building the New Soviet Medicine » et « Varieties of Soviet Social Medicine » — regroupe dix articles de qualité écrits par des spécialistes d'un domaine encore assez peu développé dans l'historiographie.

En introduction, Solomon et Hutchinson résument d'abord brièvement l'historiographie de la recherche dans le domaine de la réforme de la science médicale et de la santé publique en Russie, puis résument le thème commun à l'ensemble des articles de ce livre : qui, du gouvernement (tsariste ou soviétique) ou des médecins, en aura le contrôle et la responsabilité ? Mais même résolue, cette question n'élimine pas pour autant — et c'est là le deuxième thème majeur de ce livre — les nombreuses difficultés pratiques (d'ordre économique, géographique et professionnel) reliées à la formulation des objectifs et à leur réalisation concrète. Tout le livre, d'ailleurs, illustre leur conclusion que « in some fields social change cannot be legislated from above » (xiii).

John F. Hutchinson étudie la nature et l'ampleur des divisions entre médecins-généralistes (d'idéologie populiste et donc très engagés à l'intérieur des zemtvos) et médecins-spécialistes (bactériologistes, hygiénistes); la Grande Guerre, la Révolution de 1917 et l'arrivée au pouvoir des Bolchéviques renforceront le rôle et l'influence de ces derniers.

Julie V. Brown retrace l'histoire de la théorie et de la pratique psychiatriques de même que les efforts des psychiatres en vue d'établir la crédibilité de leur profession face à l'opposition, voire au cynisme d'autres médecins, plus traditionnels dans leur approche curative, et au scepticisme et à l'ingérence des pouvoirs publics (ceux des zemstvov ou encore de la police, qui enferme des prisonniers politiques — menace sérieuse à la sécurité de l'État ! — dans des asiles.

Laurie Bernstein s'intéresse aux bordels et à la profession de prostituée, tous deux tolérés mais soumis à un contrôle serré (par exemple, cet humiliant « billet jaune » attestant de l'état de sa santé); l'auteure note, néanmoins, l'impuissance de la réglementation gouvernementale tsariste à enrayer la propagation des maladies vénériennes, en raison d'une insuffisance des fonds et de l'absence de médicaments efficaces et d'examen de leurs clients.

Dans un style lourd et terne, Sally Ewing relate les rivalités et les luttes entre le *Narkomtrud* (le Commissariat du peuple au travail), qui soutient les efforts des ouvriers (attachés à la tradition créée par le précédent de la législation de 1912) pour conserver les privilèges d'une médecine de classe de qualité, et le *Narkomzdrav* (le Commissariat du peuple à la santé), défenseur du principe d'une médecine centralisée, universellement accessible et égale pour tous.

Dans quelle mesure, maintenant, le régime soviétique réalise-t-il de si généreuses ambitions ? Bien qu'ils reconnaissent l'existence de certaines améliorations, Neil B. Weissman et Christopher M. Davis insistent davantage sur l'écart entre les objectifs poursuivis et les résultats atteints — le premier en notant les résistances de la profession médicale, les problèmes d'allocation des ressources en provinces et les contraintes de la guerre civile (1918-1921), qui forcent les autorités à adopter une série de mesures d'urgence afin de pallier à différentes crises (épidémies, par exemple) plutôt qu'à élaborer une stratégie d'ensemble de prévention de la maladie; le second en montrant comment, à partir de 1928, une stratégie de rapide croissance économique saborde le principe de la distribution des soins en fonction des besoins; en effet, la préférence est accordée aux patients dont le bien-être physique assurera la réalisation du premier plan de cinq ans; en bout de ligne, une telle option, doublée de mesures visant à supprimer la pratique médicale privée, aura pour effet d'accroître les taux de maladie et de mortalité.

Dans la même veine, Susan Gross Solomon (« Social Hygiene and Soviet Public Health, 1921-1930 »), Mark B. Adams (« Eugenics as Social Medicine in Revolutionary Russia ») et Lewis H. Siegelbaum (« *Okhrana Truda: Industrial Hygiene, Psychotechnics, and Industrialization in the USSR* ») démontrent l'existence de liens très étroits entre science médicale et politique : ainsi, tous les trois établissent une relation entre l'essor de ces différentes branches de la médecine à l'époque de la NEP et leur déclin au moment de la révolution culturelle — où certains praticiens sont attaqués en tant qu'« experts bourgeois » — et de la « construction du socialisme ». L'article de Siegelbaum est particulièrement intéressant : hygiène et psychologie industrielles se doivent de fleurir, non seulement parce que l'héritage tsariste dans le domaine de la sécurité au travail n'est guère exemplaire, mais surtout parce que la classe ouvrière est maintenant au pouvoir; la fatigue, le surmenage, la présence en usine de substances dangereuses, les taux élevés d'accidents et de blessures deviennent, toutefois, des thèmes de discussion et de recherche tout à fait interdits au moment où le Part implante en milieu industriel le taylorisme et le stakhanovisme.

Finalement, dans un très bel article (peut-être le plus intéressant de tous), Samuel C. Ramer étudie la difficile évolution du « statut professionnel » des auxiliaires médicaux (« *feldshers* ») en milieu rural. Déjà crucial avant la Révolution, leur rôle de suppléance demeure tout aussi important sous les Bolchéviques. Pourquoi ? Essentiellement en raison du peu d'empressement des médecins à œuvrer dans les campagnes, lui-même dû à l'isolement psychologique et culturel, aux conditions de travail (physiquement épuisantes, de plus bas salaires qu'à la ville et souvent payés en retard; logement inadéquat; nourriture insuffisante; indifférence, voire hostilité des autorités locales; suspicion et menaces de violence de la part des paysans) et à la féminisation de la profession médicale (or, des liens familiaux attachent plus d'une femme-médecin à la ville).

En conclusion à ce livre, Gross Solomon et Hutchinson suggèrent plusieurs pistes de recherche : la personnalité et les objectifs des architectes de la réforme médicale, les structures organisationnelles élaborées à différents paliers d'administration, les relations entre les médecins et le régime soviétique, le maintien de la pratique médicale privée, l'enseignement de la médecine, la rapide féminisation de la profession dans les années 1920 et les patients-bénéficiaires des soins médicaux. L'agenda est impressionnant, mais la variété et la qualité d'ensemble des essais présentés dans ce livre laissent croire que le travail est déjà très bien engagé.

Jean-Guy Lalande
St. Francis Xavier University

Mariana Valverde — *The Age of Light, Soap, and Water: Moral Reform in English Canada, 1885-1925*. Toronto: McClelland and Stewart, 1991. Pp. 205.

Another slim volume in the Canadian Social History Series, Mariana Valverde's work certainly challenges preconceptions. Telling us in her preface that "history as a discipline is in a methodological crisis," she argues that social theory is also in crisis. This work is her contribution to the ongoing debate between historical materialists and those who see the usefulness of examining the "role of discourses, symbolic systems, images and texts in actively organizing both social relations and people's feelings." This, then, is a work operating at two levels: an account of moral reform in English Canada, it also attempts to demonstrate the effectiveness of discourse analysis and "some tools from literary theory."

Ms. Valverde interprets "discourse" not as "language separate from the real world", but rather as "organized sets of signifying practices that often cross the nineteenth-century boundary between reality and language." Material things such as badges, or clothes, or church buildings function as signs at one level, but also compose a "material substratum" made up of real bricks or textiles. In this fashion, she intends to avoid the obvious unsubtle dichotomy between idealism and materialism.

How well does all of this work? Quite well indeed in many cases. Ms. Valverde's use of discourse analysis provides historians with a timely caution against the use of single theme explanations of events that employ exclusive or mechanical concepts such as race, class, gender, or even economy. On the negative side, the language of such analysis must, of necessity, be cumbersome because it is breaking new ground.

A most melodramatic and successful illustration of Ms. Valverde's technique may be seen in her treatment of the white slavery panic. It was believed, in the late nineteenth century, that thousands of respectable young Anglo-Saxon women across North America were lured away by despicable foreigners (beware those who live near the Mediterranean) and forced to spend the rest of their lives in brothels. Though no solid evidence was ever found to substantiate this strange belief, it was widely accepted by a varied constituency. This, of course, is the point. The imagined but explicit and lurid accounts of such incidents were framed in a way as to appeal to different groups organizing their own institutions and seeking to cross the lines of gender, race and class. Such tales reflected, for example, the fears of Anglo-Saxon